

Le sang de l'Autre



Sandrine Alvaredo

Nouvelles

Sandrine Alvaredo

Le sang de l'Autre

© Sandrine Alvaredo, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2497-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Le sang impose des liens ; l'adoption les choisit.* »

Elisabeth de Bagréef-Spéranski,

Le livre d'une femme (1857)

Une seule goutte suffit

Les rues étaient désertes et paisibles. C'était le moment préféré de la jeune femme. Le vacarme diurne, les automobilistes impatients et mal élevés, les piétons imprudents. Elle n'aimait conduire qu'à cette heure tardive et même si pour certains, travailler la nuit est une nécessité alimentaire plus qu'un choix, ce n'était pas son cas. Elle se sentait libre et autonome. Elle dominait l'obscurité et la vacuité du silence nocturne.

Mais cette nuit-là, elle ne put profiter de cet exutoire indispensable à son équilibre mental. Une patrouille de Police se tenait sur la droite, dissimulée devant l'un des imposants platanes de l'allée qu'elle empruntait pour rentrer chez elle.

— Police nationale, contrôle routier. Veuillez sortir du véhicule, s'il vous plaît.

Le fonctionnaire qui lui ordonna de sortir devait avoir le même âge que la jeune femme, la vingtaine, et il ressemblait plus à un adolescent qu'à un représentant des forces de l'ordre. Sa voix manquait d'assurance, comme sa posture, ce qui laissait penser que c'était probablement l'un de ses premiers contrôles d'identité. Derrière lui, un autre agent, la quarantaine bien tassée, les yeux cernés et sombres, le dos vouté bien que solidement planté sur ses deux jambes, observait la scène d'un air inquisiteur.

— Vous arrivez d'où, mademoiselle ? - demanda le jeune fonctionnaire -

— Je viens d'aller surveiller Thao, le boa constrictor de mes amis partis en vacances. - répondit calmement la jeune femme -

— He bien, ce n'est pas courant et encore plus à cette heure-ci. - répliqua le policier en souriant gentiment -

Le plus âgé des agents commença à s'approcher et se positionna devant son collègue. Il avait l'intention de prendre le relais, agacé par l'apparente naïveté et la complaisance du jeune homme.

— Vous vous occupez d'un animal, un boa en plus, et à deux heures du matin. C'est une blague ? Comment vous appelez-vous ? - ordonna sèchement l'ours bleu étrié dans son uniforme trop serré -

— Marie-Fafa. - répliqua la jeune femme -

— Marie-Fafa ? Ce n'est pas un prénom, c'est un diminutif. Vous devez être une Marie quelque chose. Marie-Fabienne, Marie-Fabiola, Marie-Françoise, mais Marie-Fafa, c'est pour vos amis ou la bestiole dont vous vous occupez mais pas pour nous, c'est compris ?

— Marie-Fatima. - répondit sèchement la demoiselle - Mais tout le monde m'appelle Marie-Fafa.

— Bon écoutez, ma petite dame. Vous commencez à me chauffer les oreilles et autant vous dire que si mon collègue se laisse attendrir par le discours d'une jeune Marie-Farfelue supposée nourrir je ne sais quel animal, autant vous dire que je ne suis pas sorti hier de l'école de police ; alors vous allez me raconter ce que vous faites seule à deux heures du matin avec ce prénom sorti de nulle part.

Le Policier commençait sérieusement à perdre patience ; patience qu'il ne semblait avoir jamais eue, d'ailleurs, et tout en augmentant le volume de son niveau sonore, il s'approcha de plus en plus près d'elle si bien qu'on aurait pu croire qu'il allait la dévorer. La jeune femme le défia du regard. Elle cherchait au fond des yeux de son interlocuteur les causes de cette méfiance et le fonctionnaire se sentit perdre légèrement le contrôle.

— Marie-Fatima ? Et votre père s'appelle Jean-Mohamed, c'est ça ? Marie-Fatima, n'importe quoi ! Et vous êtes allée tenir compagnie à un boa de quatre mètres auquel vous avez chanté une berceuse pour qu'il ne se sente pas seul ? - avait-il répondu d'un ton moqueur -

— Je m'appelle Marie-Fatima Duprès. Qu'est-ce qui vous choque, que la vierge Marie puisse être copine avec la fille du prophète Mahomet ou qu'on puisse aimer autre chose que des caniches qui défèquent dans les rues et jappent dès qu'ils se sentent en danger, c'est-à-dire, tout le temps ? Et pour votre gouverne un boa n'excède pas les trois mètres cinquante. Ce

n'est pas, non plus, un animal émotif donc il se fiche royalement de ma présence. Il a juste besoin que la température et le taux d'humidité de son terrarium soient bien ajustés. - avait répliqué Marie-Fafa, dont la crainte de perdre des points sur son permis commençait à s'effacer au profit d'une revendication justifiée - Prenez mes papiers et constatez par vous-même. Puisque vous n'êtes pas un néophyte, vous devez aisément différencier les petits voyous des personnes qui rentrent tranquillement chez elles.

Un silence importun s'abattit sur cette partie de la nuit, déjà muette. Un malaise pesant les serra tous les trois, insidieux et déstabilisant.

Le brigadier ne put que constater les faits. La personne debout devant lui se nommait bien Marie-Fatima Duprès et en l'examinant plus attentivement, il remarqua sur le visage de cette dernière un mélange d'exaspération et de colère étouffée qui ne fit que confirmer la véracité de ses propos.

Il lui rendit ses papiers sans dire un mot, ne chercha pas à connaître plus de détails sur Thao le boa constrictor et repartit immédiatement en ordonnant au plus jeune d'oublier totalement cette fâcheuse rencontre.

Marie-Fafa se retrouva ainsi seule, appuyée sur la portière de sa voiture, à regarder le véhicule s'éloigner avec ses deux passagers, penauds et déconcertés par cette rencontre inhabituelle.

La petite Fatima Ben Raoui avait vécu avec ses parents physiologiques jusqu'à l'âge de ses treize mois. Sa mère, très fragile psychologiquement, avait été retrouvée, gisant dans une mare de sang, les poignets tailladés de profonds coups de cutter. À ses côtés, un bébé, tranquillement assis, s'amusait à tracer des sillons dans cet étrange liquide vermeil. Des circonvolutions maladroitement prenaient forme et elle les étirait du bout de ses doigts, petits pinceaux fragiles qui finissaient leur trajectoire sur le tissu dramatiquement souillé de sa barboteuse. Monsieur Ben Raoui avait retrouvé sa femme allongée sur le sol de leur cuisine, sa fille à ses côtés, recouverte des stigmates rouges du cadavre de sa maman. Traumatisé par ce tableau de désespoir, il était retourné en Tunisie où il avait de la famille, confiant son enfant aux bons soins de l'assistance publique pour l'abandonner définitivement quelques semaines plus tard. Très rapidement,

la petite Fatima avait trouvé refuge auprès d'un couple. Elle allait ainsi combler le vide chez des accesseurs à la parentalité.

Quand les époux Duprès firent la connaissance de Fatima, ils tombèrent immédiatement sous le charme de la fillette. Derrière ses petites boucles noir de jais qui commençaient à couvrir son front, deux grands yeux sombres et vifs captaient instantanément le regard. Elle ne vous regardait pas. Elle vous observait en silence. Seuls les mouvements de ses longs cils la maintenaient à l'état d'être vivant et non de statue. Elle vous magnétisait. Dans ces moments-là, aucune expression ne transparaissait sur son visage. Ni sourire, ni mimique, ni pleurs. Rien. Le vide attirant d'un trou noir. Une beauté énigmatique, divinement déstabilisante, qui vous captive de longues minutes, bien après s'être séparé d'elle. Elle manifestait ses émotions, bien sûr, mais ce n'était jamais quand on s'y attendait. Son charme venait d'ailleurs de cette singulière manière de ne pas afficher ses sentiments au moment où on voudrait les voir apparaître. Elle semblait refuser que l'on puisse prendre possession de son esprit ou même que l'on puisse percevoir ses émotions et ce, depuis toujours. Elle serait adoptée, pourquoi pas, mais personne ne lui prendrait son âme. Elle ne serait la possession que de ceux dont elle aurait validé la présence.

Le pédiatre qui avait suivi Fatima avait lui aussi remarqué cette étrange particularité et ce, bien avant le drame familial auquel elle avait assisté, sans le vouloir. À sa naissance, elle n'avait pas crié immédiatement. Seul un râle était sorti, cri avorté d'un chiot destiné à être étouffé au chloroforme. C'était un être atypique qui, dès sa venue au monde, avait pressenti le destin funeste qui l'attendait et qui avait décidé de se jouer de lui.

Elle avait accordé son amour aux Duprès en leur tendant les bras et le sourire qu'elle avait renvoyé en écho à leurs mimiques puériles d'adultes essayant de communiquer avec un bébé, avait scellé le lien implicite qui allait les unir. Elle devenait ainsi leur fille. Du jour au lendemain on avait effacé Ben Raoui Fatima des registres nationaux pour voir naître à dix-huit mois une Marie-Fatima Duprès, toute belle, toute lisse, dans ses beaux habits tout neufs.

Le fait que cette enfant soit d'origine nord-africaine ne posait pas de problème à Annie et Paul. Ils avaient désiré la rebaptiser, non pas pour

dissimuler ses origines mais pour inscrire leur marque de fabrique, comme une empreinte génétique qu'ils n'avaient pas pu lui offrir. Comme elle était très jeune quand ils l'intronisèrent dans leur foyer, ils avaient pensé que le changement aurait lieu en douceur, sans impact direct sur la petite. C'était exact. D'avoir ajouté à son prénom une sainte chrétienne n'avait pas perturbé Fatima qui se transforma en Marie-Fatima d'un simple coup de baguette administrative. Ce sont les autres qui s'intriguaient plus de ce mariage lexical inhabituel. À l'image du brigadier, d'aucuns s'étonnaient d'un tel rapprochement sémantique, comme si l'Europe et l'Afrique étaient condamnées à vivre séparées par la mer Méditerranée, illusoire trait d'union bleuté. D'autres juraient que les parents voulaient franciser la petite en lui accolant le prénom féminin le plus répandu de France. Quelques-uns affirmaient que les Duprès se donnaient ainsi des airs faussement bourgeois avec un prénom composé, d'autant plus que leur nom de famille contenait la particule Du. Cependant, personne ne savait que cette petite était une bénédiction pour ce couple infertile et que cette poupée aux yeux envoutants ne pouvait être qu'un message divin, un cadeau du ciel. Telle l'apparition de la Vierge Marie au Portugal, Fatima - du nom du village où la mère de Jésus avait été aperçue à plusieurs reprises - était un miracle officialisé par l'Assistance publique. C'est pourquoi, Annie et Paul, tous deux très croyants, avaient trouvé évident de lier ces deux prénoms aux connotations providentielles sans forcément penser aux conséquences fâcheuses d'une telle alliance.

Car des remarques, Marie-Fatima en essuyait beaucoup. Et même si certains avaient la politesse de ne pas donner leur avis inintéressant sur le sujet, l'étonnement qu'ils affichaient à l'annonce de son prénom les trahissait instantanément. Si la niaiserie ou l'indélicatesse n'étaient pas forcément volontaire, c'était pénible de toujours être confronté à la même situation et cette nuit-là, comme à chaque fois, Marie-Fatima lâcha un profond soupir. *L'être humain est en fait une espèce à l'intelligence limitée, - pensa-t-elle - incapable d'anticiper ses réactions ni de les contrôler.* Peut-on lui en vouloir d'être aussi étriqué que le costume de l'autre indélicat qui l'avait contrôlée ? Non pas que le fonctionnaire de Police ait été raciste. L'amalgame est aussi réducteur que les propos de ceux qui font preuve de xénophobie. Elle n'était pas tellement typée avec ses cheveux qu'elle

plaquait depuis quelques années. Les autres étaient bêtes, voilà tout.

Marie-Fafa n'en voulait pas forcément à ses parents de leur décision sûrement hâtive et candide car ils étaient sincèrement aimants mais elle était déçue du peu de discernement de ces derniers. D'un niveau social élevé tous les deux, ils étaient dotés de toutes les fonctions cognitives nécessaires à un développement normal. Néanmoins, ils possédaient cette faiblesse propre à la majorité des êtres humains, cette hyper réactivité émotionnelle qui fait que les sentiments prennent le dessus sur la raison, dans la majeure partie du temps.

La jeune femme reprit sa voiture et rentra chez elle. L'incident l'avait un peu contrariée, tout de même, car il ne faisait que confirmer sa théorie sur l'abêtissement humain. Elle ne se sentait pas à sa place parmi les hommes et même avec ses parents, elle éprouvait souvent une espèce de malaise blâmable car contraire à la morale publique. Elle aimait ses parents. Elle était consciente qu'ils l'avaient sauvée d'une vie d'errance entre les foyers sociaux et les familles d'accueil mais la gêne s'invitait toujours à ses côtés et elle en était perturbée. En parler avec eux les aurait tués, car leur conscience chrétienne ne les avait pas armés pour affronter ses questions existentielles déstabilisantes. Ils possédaient cette naïveté confondante proche de l'ignorance, naïveté adoucie par la bonté qui émanait de leur personne.

Marie-Fafa ne s'était jamais disputée réellement avec eux. Ils avaient eu quelques désaccords tout au plus et la vie reprenait tranquillement son cours, à chaque fois.

La jeune femme bien que peu expansive, avait toujours comblé les attentes de ses parents. Facile à vivre, peu agitée et avec un cursus scolaire exemplaire, elle ne les décevait jamais et elle était la source de leur admiration et de leur fierté. Ils étaient bien un peu inquiets face à l'aspect introverti de leur fille mais ils évitaient de la questionner sur ce mutisme quasi constant de peur d'évoquer les démons de son enfance. Ils pourraient ressortir, sait-on jamais ! Marie-Fafa savait qu'elle avait été adoptée mais elle ne connaissait rien de la scène d'horreur dont elle avait été témoin. La morale chrétienne condamne vivement le suicide et les Duprès avaient décidé de ne jamais dévoiler à leur enfant les causes de son abandon. Cette